

Nous connaissons les méfaits et gestes des occupants successifs de la Maison Blanche, des raiders de Wall Street, et plus généralement, du «Système». Mais nous ne savons rien, ou si peu, de l'autre Amérique : celle qui, au cœur de la citadelle, résiste au quotidien et s'essaie à jeter les bases d'une autre société. Cette autre Amérique écrit, filme, chante, lutte, se présente aux élections présidentielles, s'organise et nous interpelle. Cette Amérique-là, on la rencontre dans le mouvement syndical, dans le mouvement féministe, dans les communautés noire et hispanique, dans les mouvements écologiste et homosexuel, sur les campus, dans les unités de l'armée, au sein même du Parti démocrate. Cette Amérique là nous intéresse!

Le soulèvement de Los Angeles est venu nous rappeler que le gendarme du monde pouvait être un colosse aux pieds d'argile. Loin des caricatures et des idées reçues, des hommes et des femmes, de toutes couleurs, n'acceptent pas le «modèle américain».

Avec *L'autre Amérique*, nous allons tenter d'ouvrir – modestement – l'accès à l'information sur la vie, les débats et les combats de ces Américains qui posent des questions similaires à celles que nous nous posons, ici en Europe. Leurs réponses, leurs pratiques, leurs discussions nous concernent. Ouvrir un dialogue pluriel avec l'autre Amérique, c'est la raison d'être de ce bulletin.

L'autre Amérique

Quand les "gangs" de South Central produisent un plan alternatif « Donnez nous les marteaux et les clous, et nous rebâtirons la ville... »

Les Bloods et les Crips ont rédigé et publié un projet alternatif de reconstruction des quartiers dévastés, pour transformer les écoles et les programmes d'éducation, redévelopper l'emploi et la sécurité sociale, pour le contrôle communautaire et le développement économique.

Monster Kody, dirigeant Crip bien connu et emprisonné dans un pénitencier fédéral, a confirmé à Alexander Cockburn (commentateur à *The Nation*) que la plupart des OG (*original gangsters*) apportent leur soutien à ce plan.

Selon Alexander Cockburn (*The Nation*, 1er juin 1992) qui compare ce plan avec celui des autorités, le plan élaboré par les gangs qui réclame 3,7 milliards de dollars d'investissements est «le seul qui parte de la réalité et des aspirations des gens de South Central (...) et qui soit cohérent avec les intérêts communautaires».

Environnement et habitat à South central

Le plan envisage diverses mesures de rénovation de l'environnement et de l'habitat urbains et propose que la ville laisse les habitants s'organiser pour réorganiser leur environnement.

«Notre organisation aidera la ville à identifier les zones concernées.

Une structure sera mise en place pour désigner les lots vacants et les terrains vagues qui devront être remis en état; la ville Meta instituer des semaines de nettoyage du voisinage. Les résidents seront responsables de leur blocks.

La ville Meta achMeta les propriétés détruites et Meta Meta des centres communautaires.»

Éducation

«Réhabilitation et reconstruction des écoles. Instauration d'un nouveau salaire minimum pour les enseignants (30,000 \$).

Réélection des directeurs d'écoles.

Construction d'installations sanitaires dans les écoles (notamment de salles de bains).

Mise en place de programmes d'enseignement accéléré et renforcé pour les zones de LA économiquement sinistrées.

Mise en place du tutorat d'enseignement.

Bourses fédérales pour l'éducation et les activités extra scolaires.

Bourses pour permettre aux élèves de voyager et de participer à des échanges.

Sécurité sociale

Outre la construction de trois hôpitaux et de 40 centres de santé, le plan envisage des mesures qui permettent de sortir de l'assistanat.

«Nous demandons que les programmes d'assistance soient remplacés par la création d'emploi dans la Fonction publique et dans la production manufacturière qui puisse répondre à certains des besoins de la ville.

Le maintien de l'ordre

Les communautés de LA demandent que la police soit assurée par des personnes qui vivent dans la communauté et que les officiers de police résident depuis 10 années dans la communauté où ils servent.

Les anciens membres des gangs pourront avoir la possibilité de devenir *compagnon patrouilleur* pour aider à la protection de leur voisinage.

Le développement économique

Des prêts bancaires seront accordés par les autorités fédérales et par celles de l'Etat à des entrepreneurs appartenant aux minorités qui souhaiteraient développer des entreprises dans les zones économiquement sinistrées.

Les entrepreneurs devront embaucher 90% de leur personnel au sein de leur communauté.

En contre partie

Les gangs demanderont aux trafiquants de drogue de mettre fin au trafic et d'investir leur argent de façon constructive pour la communauté.

Class, Race and Rage

A propos du soulèvement de South Central

Dolores Trevizo

Le procès de Rodney King a confirmé un fait que la communauté noire connaît de longue date: il n'y a pas de recours légal, pas de gardes fous pour protéger les droits civiques des Noirs. Il ne restait plus aux Noirs qu'à défier l'État.

Après le soulèvement, de nombreuses réunions se sont tenues dans les quartiers sinistrés de la Cité des Anges. Une aspiration émerge : le contrôle commu-

nautaire sur les affaires concernant les habitants: logement, finances, police, emplois...

Les projets de reconstruction posent directement la question. S'opposent projet gouvernemental de «zone de libre entreprise» contre projets communautaires de «zone de coopération» basée sur des fonds publics démocratiquement alloués à des projets d'utilité sociale déterminés par les intéressés.

To understand the Los Angeles rebellion we need to focus not only on the intersection of race and class, but on those aspects in which the two are relatively autonomous. While it is very difficult to separate race from class effects, because Blacks and Latinos are over-represented in the super-poor sections of the working class, it is necessary to recognize the specific character of each.

The desperate situation that economic restructuring produced in the last twenty years, especially in the Black working class, was a necessary but insufficient condition for producing the rebellion of 1992. The primary cause was political: A sense of racial injustice poured over a community that has felt like the collective Rodney King at the hands of an ever more belligerent state.

Outrage was felt throughout Los Angeles as people struggled with a reality that seemed surreal, the acquittal by a white-suburban jury, on all but one charge of excessive force and officer misconduct, of the four Los Angeles Police Department officers whom the world had witnessed brutally beating Rodney King. (...)

What made the Rodney King case unique, an aberration, was that the abuse was actually caught on video-tape and used as evidence in court. Yet even the trial confirmed what the community had known: there is no legal recourse, no protector of civil rights for Black people. The

verdict of innocence proved to be too much. Blacks were going to have to defy the state. One of the things that was so awesome about the uprising was that for a few short days African Americans and Latinos took the streets, holding their enemy at bay. The alteration of the relationship of forces, however temporary, had a liberating effect for the community as it felt its own power and sensed that the state was not omnipotent. Indeed, the repressive apparatus came off as an awkward and even bumbling machine when the national guard couldn't be deployed in the first twenty-four hours because the ammunition had been forgotten. (...)

UN CONTRÔLE COMMUNAUTAIRE

A model attempt at this kind of dual strategy could be seen at a Black and Latino community-wide meeting (...). The demands coming out of this meeting were many, but the basic ideas focused on one theme: *community control of everything*.

A big discussion of Community Control of the Rebuilding Process generated consensus around the notion of a Cooperative Zone, as counterposed to the government's solution of an Enterprise Zone. The idea was first and foremost to reject the government priority of rebuilding businesses. The positive notion, not yet fleshed out, calls for a major public works project.

Specifically, the coalition wants to set up a public board, to be composed over 50% by South Central residents, responsible for receiving and allocating government monies earmarked for relief, which would employ residents of the community at union wages both in the construction process and at the cooperative association level. The purpose of this strategy is to ensure that the community * democratically decides where monies go, since only its real residents know what is needed;

* benefits collectively from the redevelopment of the area. In other words, not only should construction contracts not be given to private firms, but what is actually developed should be owned and worked collectively.

There was also a very rich discussion of taking back public housing, with people talking about ways of tapping into other government funds to be used for constructive ends rather than repressive ones such as private police forces. In addition the Coalition voted not only to condemn the cutbacks in health, education and welfare but that these services be increased and paid for by taxing the rich and the corporations. (...)

The political demands of course concentrated on stopping the criminalization of our youth, and on winning community control of the police through enacting the elected Civilian Police Review Board proposal. (...)

For the left it is all the more necessary — at a time when President Bush has blamed the uprising on the social programs of the 1960s and '70s — to organize a broad movement uniting forces outside the communities of color with those inside struggling to reinstate and broaden programs in education, health care and, above all, jobs. The militarization of the city has certainly had a dampening effect on organized political mobilization, but the process of coalition building is under way.

The revolt put the long-shelved questions of racism and urban policy back on the national agenda, particularly given the fact that it is an election year. Locally, the positive effects include heightened awareness of the need for unity in a community torn apart by fratricidal gang warfare. In the middle of the rebellion the largest African-American gangs called a truce, announced on the walls with slogans like "Crips and Bloods Together Forever". For the moment these groups came together for the stated purpose of defending their communities against police abuse. Both they and the state have felt the power of this most despised part of society. Their threat remains emblazoned on the minds of all those who witnessed the events: No Justice, No Peace!

Dolores Trevizo,
sociologue à l'Université de Los Angeles (Californie).

Source : Against the Current n°39

(juillet-août 1992)

Bloods and Crips together for ever !

Entretien

Cet entretien a été recueilli le 15 mai 1992 à Los Angeles par Sharin Elkholy (producteur indépendant de radio) et Ahmed Nassef (étudiant à l'Université de Los Angeles) et diffusée en modulation de fréquences sur la côte ouest.

Quatre membres des "gangs" participaient à la table ronde: Baby Nerve, des Watergate Cripsblue; Jason Belok pour les Inglewood Centerport Bloodsreds; Nate 11 des Watergate Crips; Spud des Inglewood Centerport Bloods.

Ahmed: *How do you feel about the overwhelming police and military presence in your community?*

Nerve: Yes, Black people are out there looting, yes Black people burnt down buildings. It might have been Koreans and white people that burnt down their own buildings just to get money from insurance. People need to figure out how the government works, how the system is, before they come and try to pass judgement and call us these different names such as gangsters, looters, Bloods Crips, thugs and thieves.

We are Black people, we are Mexican, we are Japanese and we are even dirty little white people — you know what I'm saying. You all got to figure out who you are, where you come from, and what's your foundation in life. As of today's society, we're accepting the white man's way of living, we're not living by our own ways. And we got to find out where our feet come from, our soil.

We have to have knowledge, wisdom and understanding of our past and our culture, because your culture is your freedom. We have to find out the truth so we can refine ourselves from this white man's ways.

Ahmed: *When you referred to whites, you called them "dirty little white people," there's obviously anger there.*

Nerve: It's frustration with the white man's system. They created the system. They made the laws. They wrote the constitution. We didn't have any say in it, we're just people living in their society in which they try to control us in every which way. They

bring drugs into the community and give it to us, then the people selling drugs, they put them in jail and say they were wrong. But you bring the drugs into our community.

Spud: We ain't got no coca plants in our backyards, they don't grow in the U.S. Just like when they brought us over here — we didn't want to come over here. We didn't know nothing about war when we came over here, we learned all our ways from the white man. Cause this is their world, we're just living in it. Now you say it's over, the looting and the fires, but it's not over until we make a change. It's like Little Monster said: It's time to break it down and build it up.

Nerve: Build and destroy. We're going to build ourselves and we're going to destroy their system. That's what we want to do.

Spud: It needs to get fair. Until you can treat us all like you treat the people in Simi Valley, it ain't gonna stop. The violence, as far as looting or whatever is gonna stop, but we're not gonna sit down and be passive and just let what they say go. We're gonna speak our mind, we're gonna protest, we're gonna do whatever we have to do in a positive way, or if it has to be in a negative way, to get our point across.

We're tired. This Rodney King incident wasn't the first thing—it was just the straw that broke the camel's back. It just let us know it's time to get started. The looting and the fires, that was frustration let out by the Black community as a whole.

Ahmed: *So you're saying it wasn't just a bunch of "thugs" or a bunch of "hood-*

lums" arbitrarily destroying things. There's a political message to what is happening — this was a real uprising

Nerve: Yes, it's a point that people made. People are out there with no jobs, there's people out there hungry. It's Blacks, Mexicans...

Spud: People of color.

Nerve: People of color just out there with no jobs, you know what I'm saying. Okay if you got some money in the bank, you can keep on rollin' — you know the government will give you a loan.

Spud: How many gang members do you know that can get a loan.

Nerve: How many gang members do you know that can get out of jail and say, I want to start me a business and get me a loan. You don't have none. The government is so crooked, the Koreans don't understand—the government gave you a loan and put you in our community to set you up for this. Yes, you're in our community. You got taken just like we got taken.

Spud: So the frustration got took out on the Korean instead of the white man.

Nate: You know we've been deprived of a lot of things: civil rights and basic humanity. I want to let people know that it's a diversion, they want us to focus on the Korean and the Black issue, which is not really a Korean and a Black issue. It's a Black and a white issue, it's a minority and a white issue.

The media was so biased. I get so frustrated when I turn on the idiot box—that's what I call my television. I have to take everything they say and put it in proper context because it's not a Korean/Black thing the merchants were there, there were problems, but it's a diversion to get us not to think about the real problem, which is the oppressor, which is the major majority which are whites.

They want to say that the Korean-Americans and the Black-Americans are feuding

and having gun fights in the streets. This has been going on for years and years. But the whole focus is the trial, civil rights, humanity, fairness... that's it.

Spud: Equality.

Nerve: Equality is the biggest thing that people don't understand. Equality. See, the white man has all the money. They have all the control. They tax us, they tax our dollar so they can put their money where they want to put it. They put their money back into drugs. How you gonna give another country money, but you can't give us no money. How you gonna take our tax money and give it to somebody else when we ask for it for our community and you can't give it to us.

Belok: They say that's the system, but where does the system concern us? The system's not benefiting us, it's benefiting them.

Nate: I believe throughout the whole incident, throughout the whole rebellion, America's mass media is painting a bad picture of gang members and Blacks. People that were out there looting and stealing and robbing, weren't out there because there was nothing to do on a Wednesday and a Thursday. They were angry.

They were angry from years of deprivation coming to a head, it was just the tip of the iceberg. Right now we're trying to plead to all young Black males and females that are in gangs or associated with gangs to come together, united we stand divided we fall.

Ahmed: *Come together and do what?*

Nerve: Come together and understand, form a political party if that's what it takes. Wake-up! and find out who is your enemy. Just like they say, your enemy could be a Black man in your organization who is going out and telling the white folk your plans. What we're saying is come together, find some peace, find out what we need to do to break the system down. That's all we want. We want the whole world to understand that equality is the basic

thing. We want the whole world to understand that we're not taking this no more.

Spud: The Bloods and the Crips can squash their beefs and realize that we're not the enemy. We're not the common enemy as we thought we were. We can wake-up and keep this on our minds and realize we got a bigger and worse enemy then ourselves, because we're not enemies at all.

Ahmed: Last week, would you have been able to stand here together, the Crips and the Bloods, different colors standing in one room together? How new is this and is it going to last?

Spud: This is new and it's going to last because we want it to last, and we're gonna do whatever it takes to make it last. If the little peons in certain Bloods and Crips organizations don't want it to last and want to keep drama comin', we're gonna squash them because we're not gonna let them control this. We're gonna control this ourselves, and think and keep our minds strong the whole time so we can overcome all of this.

Ahmed: On the streets there are a bunch of National Guardsmen with their M-16 rifles. What's going to happen if they stay on the streets another week, another month? Are people going to allow this to happen, or is there going to be some sort of response from the community?

Nate: The show of force by the government is only there to pacify. It's there so the white people can turn on their television set and say we're keeping the Blacks in line. That's why the media and that's why Bush and Gates and the Mayor have all put that together: to give them a sense that everything's all going back to normal. It's not!

Spud: How fair is that? How fair is that for them to have over 9,000 or somethin' arrests and when their seventy-two hours before seeing a

judge is up, all of a sudden the Governor and Bush pass down a new law to give it a week. How fair is that? But if the majority of the 9,000 would have been white, they would have been out of there in seventy-two hours when their rights were violated. Our rights are violated so now they make a new law. It just proves more and more that it's not fair and we're not going to stand for it or sit by and accept this no more.

Ahmed: People are being told by the media that there is an African-American leadership—people like Jessel Jackson and Reverend Cecil Murray at the AME Church who are asking for people to stop the violence, looting and burning. Are these people your leaders?

Spud: They're spokesmen for certain parts of the Black community, or maybe as a whole. They want the violence stopped. We want the violence stopped. We're not here to promote violence; just because we're gang members

American leadership establishment] are political and the government ain't gonna touch you because you're doing exactly what they want you to do.

Spud: You're the little percent they like — that will talk nice. But we're here to tell you the real. We're gonna tell you how we feel, what we're tired of, what we want, and how we plan to get it. And that's by any means necessary.

Belok: For the people that didn't understand and that just looked at us as violent people, just imagine this: Just imagine if the Rodney King incident wasn't captured on videotape. Who was he gonna turn to? Who is he going to tell, the sergeant, or someone that was probably there hitting him with a billy club fifty times?

Spud: That happens every day, there's nothing new about that. That's common law — especially to gang members. They [the police] abuse us, they come and

about the media and the propaganda campaign that seems to be going on showing the people sweeping the streets, many of them white people?

Nate: I think that's very necessary. You have to have a cleanup process—nobody is knocking that You have to get things done. Debris has to be moved. Maybe those people are genuine in their feelings and thoughts and that's why they come down here to help the community. Everyone's not evil per se. It's not like the media says where gang members hate all white people. It's not really like that. All a person really wants to do is focus on the points after the cleaning up is done. What about the reconstruction? Are we gonna be the first ones there?

Belok: You got to get out here and get to the root of the problem and understand and communicate and know what's really on people's minds. You can't just get on the news and think or assume what you want to think.

Nate: Now if you get some people that's already pissed off and there's no police around and they see some people taking stuff for free and they ain't got no money, what's next? This whole thing was fueled by the media.

Mike Davis, écrivain
The City of Quar

Les flics de LA se souviennent très bien qu'il y a une génération, la rébellion de Watts a eu pour conséquence la paix entre les gangs de laquelle est née la branche de Los Angeles du Parti des Panthères noires.

and we've been caught up in this train of thought for so long, it doesn't necessarily mean we're here to promote violence. We're here to promote unity with our Black community, that's all we want — equality and fairness.

Nerve: See, right now we're the leaders. If they want to speak to us, they've got to get with us right now. If you want to know what the gang members think and how we feel, this is where we are. We're on the streets, we're not in the church. We don't go to church with a suit on every Sunday. We're the ones who have been manipulated by the system. You guys [African-

smack you just because you got on a burgundy shirt, "come here nigger," callin' me all types of slang names and disrespecting me, making me feel less than human just because I choose to wear a certain color.

Ahmed: So that's normal procedure for the L.A.P.D.

Spud: That's normal procedure daily. They look at you like dirt, they talk to you like dirt. This Rodney King incident ain't nothin' new, this time it was able to be seen on videotape. And it still wasn't no good 'cause they got off free, so that shows you the injustice in this system.

Ahmed: What do you think

Everything that happened in South Central Los Angeles was fueled by the media. When they had a chance to go focus on the churches and the peaceful rallies which were going on (and you know sometimes I feel you got to get off your knees sometime and dust them off and get out there and do something). But the whole thing, I want to put it in a nutshell: it's KABC's fault, ABC's fault, and CBS. They're the people that hyped up the rebellion. I don't know if it's a money thing I don't really understand the system — all I know is I'm a victim of it.

Spud: Some people are genuine with their sincerity

and that's good. When we say the white man is doing this, we're not talking about the whole Caucasian population as a whole. Just the system - the ones in power. They're the white people we're talking about. We're not racist and we're not prejudiced 'cause we know how it feels to be on the receiving end of prejudice. Why do we want to turn around and let another person, human being, white, Korean, or whatever, feel all the pain and hurt that we've been through? We don't. We just want them to see and realize that it's not fair.

Ahmed: *What do you tell a white person who is living in Santa Monica or Pacific Palisades, who usually knows little about the African community and who may not have even been to South Central or East L.A. and who wants to do something to help? What can they do to help?*

Nerve: They can organize their community, their white community, and fight against what's going on. They have to fight their war and we have to fight our war and we'll all go against the system.

Spud: People should be living in happiness. We don't need to continue to go through poverty and problems, racist problems or any other type of problem that's detrimental to us. Ask yourself - is it really fair? Would you like what's happening to us on a daily basis to happen to you? Would you like to be called a punk white boy just because you chose to wear a red or a blue shirt? Just because the media hypes up gang members as mindless senseless killers who just ride by and shoot innocent children?

I never met a gang member, Crip or Blood, in my life that purposely tried to hurt an innocent baby. But look who's got the biggest gang in the world - the military. Who drops bombs and kills millions of babies in other countries - the military. Who's the military run by - the white man, the system.

Ahmed: *Are you registered to vote and do you perceive change occurring through the*

present system?

Nerve: I have no reason to vote. Why should I vote for George Bush or Clinton when they don't do anything but bring drugs into our community? They don't do nothing but send our people to war. The government is a big cover-up. I have no need to vote for none of them. They ain't doin' nothing for me. They ain't walkin' on the streets tellin' me to stop the violence. They're not down here where we are. They're in some big old white building talking about White House, white system and let's try and do something to contain these Black people - let's try and do something to control the world.

Wherever there are people of color, they're in the same predicament as we are. No matter if it's Mexico, Afghanistan, Iran - the white man is living in his big old house and all he does is point his finger and send his troops and try to control that country while he's sitting up fat.

Spud: They have our people so confused thinking that everything he's [the white man] doing is the right thing. When he's just hurting their culture, their heritage, the other Black brothers and sisters in the community. We're still a part of them whether they like it or not, no matter what they feel we do, or their opinions or assumptions of us.

Nerve: We're talking about breaking the system down. We want to take all that paper that you got, all those laws you got, we want them burnt up. We want that paper recycled.

Spud: Exactly, recycled!

Nerve: The system has been so wicked for so many years, and there's no candidate thaYs running for office that is going to do anything for the Black community, but I am registered to vote. But it doesn't really mean anything for us.

Ahmed: *We're standing at Masjid Al Saff, a Muslim Mosque in Inglewood. Why are you here? What role does Islam play for you?*

Belok: We want to be heard, simple as that. We want people to understand what's really going on, instead of thinking that we're bad so they have an excuse for doing something like the Rodney King incident.

Spud: I'm here with the Muslims because their beliefs are basically what I believe in, what I want, what we want to fight for. And they're backing us and advising us. We all want the same common goal ... peace.

Nerve: You got probably a million churches out there and what do you see them doing?

Spud: The Black churches are happy that we're out here still getting abused and beat up, because they feel they safe. They safe regardless. We don't want to hurt them.

We don't want to hurt no other Black elderly. We don't

want to hurt their children. We don't want to hurt nobody, we just want to be treated fairly. And they're happy that the white man, the system, has sent down armies to contain us to keep them out of danger. They ain't never been in danger in the first place. You joining the person thaYs really keeping you in danger, the system, that's who you need to speak out against.

Nerve: The African Muslims come and talk to you as if you're a person. They give you respect as a person. They don't look down upon you, well you wear red, you wear blue, you're a Crip or you're a Blood. They don't call you no name, they don't call you no thug, they give you respect as a man.

Spud: And that's all we want is respect. Treat us like you treat everyone.

Source : Against the Current n°39
(juillet-août 1992)

Le renouveau syndical

Phill Kwick

Quelque chose est en train de bouger dans le mouvement syndical américain. Symbolisée par la rénovation du syndicat des camionneurs, une brèche démocratique est en train de s'élargir dans de nombreux autres syndicats. Si la question de la démocratie est au centre du combat de la nouvelle opposition, elle ne s'y résume pas. Les réflexions sur le contenu et les formes des luttes face aux restructurations qui déchirent les tissus sociaux ne sont pas absentes. Phill Kwick, animateur de Labor Notes, revue de réflexion syndicale, nous a fait parvenir un article où il fait le point sur la situation des oppositions syndicales.

Patrick Le Tréhandat

La victoire de la réforme démocratique en décembre dernier dans le syndicat des camionneurs qui compte un million et demi de membres - le plus important syndicat américain affilié à l'AFL-CIO - est le signe le plus visible d'une revitalisation du mouvement ouvrier américain. Mais ce n'est pas le seul. Dans de nombreux autres syndicats les directions syndicales font face à des contestations: syndicat des ingénieurs, des maçons, et dans la fédération des fonctionnaires par exemple. Cette contestation prend la forme d'un renvoi de permanents syndicaux. Le mouvement de «ceux d'en bas» s'est particulièrement manifesté cette

année. Dans le syndicat de l'automobile, et du papier, les réformateurs font campagne pour l'élection de nouveaux présidents. Des dirigeants régionaux du syndicat des employés ont été contestés lors de congrès qui se sont tenus en avril. Il y a un mois, des membres de la fédération du secteur de l'alimentation et de la distribution se sont rencontrés pour discuter d'une stratégie pour développer la démocratie dans leurs organisations.

Nous n'avions pas connu depuis 50 ans une telle rébellion. Pourquoi maintenant ? Les travailleurs, comme la majorité des électeurs, sont frustrés par la baisse de leur niveau de vie.

Cette régression sociale a été parallèle au déclin de la force du mouvement ouvrier depuis 30 ans. Durant cette période, le taux de syndicalisation est passé de 35% en 1950 à 15% en 1990, et le mouvement ouvrier a perdu sa fonction de force de changement social. La dernière décennie a particulièrement vu l'offensive des patrons se développer, surtout depuis 1981 lorsque la grève des aéroports avait été cassée par le président Reagan. Beaucoup de syndiqués ressentent bien que l'affaiblissement du mouvement ouvrier était lié à la non-représentativité de leurs directions syndicales qui ne défendaient plus leurs intérêts à la table de négociation. Ils ont donc réagi contre ces dirigeants qui s'accommodent de la montée du chômage, de la fermeture des entreprises, et de la baisse du pouvoir d'achat. Le combat pour un mouvement ouvrier plus démocratique a pris différentes formes dans les syndicats. Dans quelques syndicats, les militants ont exprimé un vote de protestation, sans savoir comment remplacer les directions désavouées. Ailleurs, la volonté de réforme s'est concrétisée par la création de tendances de masse, par des candidatures alternatives aux anciennes directions, ou l'élaboration de projets de réformes des modes d'élection des directions syndicales. Dans la plupart des syndicats le combat pour la démocratie ne fait que commencer. La plupart des réformateurs se battent dans leur structure sans réels liens avec les autres oppositions dans les autres syndicats. Il n'existe pas de coordination qui pèse directement sur l'ensemble de l'AFL-CIO pour tenter de créer une confédération ouvrière plus démocratique. Mais il est clair que quelque chose est en train de bouger. Il y a l'exemple du syndicat des camionneurs (...) Les salariés des télécommunications et de l'automobile font face à des pertes importantes d'emplois et des tentatives de leur faire accepter des concessions sociales importantes. L'éclatement de American & Telephone en 1984 a conduit à une intense compétition et de rapides évolutions technologiques dans le secteur du téléphone. Les restructurations se sont faites sur le dos des travailleurs. Récemment les trois «grosses cloches» (US-West, Nynex, Pacific Telesis) ont annoncé des plans de licenciements touchant 27.000 postes. Depuis 1984, A&T a de son côté licencié plus de 100.000 personnes. Bien que le syndicat des télécommunications ait appelé les travailleurs à la grève contre ces mesures, prises notamment par East Company, Nynex en

1980, les syndiqués ont, malgré tout, continué à considérer que leurs directions syndicales n'étaient pas assez sensibles à leurs besoins. De même les membres du syndicat de l'automobile devaient peu à peu en arriver à l'idée que pour élire leurs dirigeants, il fallait appliquer le principe «un membre, une voix». A la convention de ce syndicat en avril dernier, une motion dans ce sens fut déposée. Elle obtint le soutien de 20 à 30% des délégués. Les changements ne s'arrêtent pas à ce succès du congrès. «Le résultat de ce congrès fut aussi qu'il s'y constitua un réseau horizontal de responsables syndicaux en faveur de la démocratisation», ajoute Susan Jennik, membre de l'Association pour la Démocratie Syndicale, organisation qui milite en faveur des réformes. Les membres de l'opposition syndicale du secteur alimentaire et de la distribution regroupés dans Recherche, Education, Soutien Peuple, (RESP) fondé en 1989, ont également observé avec beaucoup d'attention ce qui s'était passé dans le syndicat des camionneurs. Les militants de RESP développent la même stratégie que la TDU. La seule différence étant que les écarts de salaires entre la direction syndicale et les travailleurs sont bien plus grandes. Les dirigeants syndicaux perçoivent annuellement 170.000 dollars alors que le salaire moyen dans le secteur se situe entre 15000 et 18000 dollars. «Finalement, la politique de faillite de la direction a éclaté au grand jour» explique Lewis Anderson, président de RESP. «De plus en plus de gens vont s'en apercevoir. On en a marre des gros matous (les bureaucrates syndicaux, NDLR) qui ne font rien à part se remplir les poches aux dépens de tous». Les militants de RESP se sont rencontrés au début du mois de mai pour discuter de la préparation du congrès qui se tiendra l'année prochaine. Parmi leurs objectifs, obtenir l'élection directe des dirigeants, la constitution d'un comité chargé de suivre les négociations menées par le syndicat et l'établissement d'un code éthique concernant tous les dirigeants syndicaux. (...) D'autres directions syndicales ont du faire face au défi venu de la base. Au congrès du syndicat du papier, à Miami, en décembre dernier, John Anthony, responsable de la section 1149 (Texas) s'est présenté contre le président sortant Wayne Glenn. Au cours de ce congrès, la base a exprimé son mécontentement. En 1987, le syndicat a été battu au terme d'une grève qui a duré un an et demi

contre International Paper, et 2.300 licenciements sont intervenus. Anthony ne s'est pas privé de blâmer la direction pour ces défaites. Cependant cela ne suffit pas pour se faire élire. «Le comportement de nos syndiqués est à l'image de celui qui règne dans le pays; ils veulent que cela change» précise Anthony qui reconnaît aussi que la partie sera longue et difficile. La plateforme d'Anthony est similaire à celle du syndicat des camionneurs. Premier point mis en avant: «Que la base décide. Voilà ce que nous voulons» ajoute Anthony.

Bien qu'ils n'aient pas développé de stratégie coordonnée les travailleurs des chemins de fer sont également nombreux à vouloir des changements. 200.000 licenciements ont touché ce secteur (soit la moitié des postes) sous l'effet de la déréglementation mise en place depuis 1980. Les dirigeants syndicaux ont signé des accords où d'importantes concessions ont été acceptées qui ont tout simplement effacé d'importants acquis et accru les profits des compagnies des chemins de fer. Au lieu de développer la coopération entre les 13 syndicats différents qui organisent les travailleurs du secteur, ils ont préféré améliorer leurs relations avec le patronat. En juillet 1990, les membres du syndicat des employés de la maintenance ont viré

leur président, ce qui ne s'était pas produit depuis la fondation du syndicat il y a 105 ans. Le nouveau président, Marc Fleming, opposé à la collaboration avec le patronat, considère que le syndicat doit être plus «militant». Dans le syndicat des transports, la direction a lâché une grève au bout de 18 heures dans un secteur qui a vu 18.000 licenciements. Elle s'est faite aussi débarquer au congrès suivant (...). Si d'autres militants peuvent s'inspirer de l'exemple du syndicat des camionneurs et rendre les syndicats aux syndiqués, le mouvement ouvrier peut en effet prendre un nouvel élan. Un syndicat plus démocratique est d'abord la prise en charge par les travailleurs eux-mêmes de leurs problèmes. Cela veut dire un mouvement syndical qui ne combat pas seulement autour de la table de négociations mais aussi au-delà des intérêts économiques et fait partie d'un mouvement plus large du changement social. Cela veut dire tout simplement un mouvement ouvrier engagé dans toutes les questions qui affectent les travailleurs.

Phill Kwick,
Labor Notes, Détroit
traduit de l'américain par
Patrick Le Tréhondat

EL PASO TEXAS

Un syndicalisme atypique

El Paso, Texas, ce n'est pas Dallas mais l'univers y est tout aussi impitoyable: mono-industrie, sous-traitance, bas salaires et cadences infernales. L'industrie texane du prêt à porter est en perdition. Avec l'accord de libre-échange entre le Mexique et les Etats Unis, les grandes firmes comme Levi Strauss ont déménagé au delà du Rio Grande où une ouvrière monteuse est payée environ 35 dollars par semaine contre... 35 dollars par jour quelques dizaines de kilomètres plus au nord. El Paso est aujourd'hui est la terre d'élection des boîtes de sous-traitance. Travaillant sous contrat avec des grands magasins ou des «labels», ces entreprises sont perpétuellement au bord de faillites - plus moins frauduleuses -, au point d'oublier parfois de payer les salaires... 15000 emplois sont ac-

tuellement menacés.

Un drapeau rouge et noir flotte sur un bâtiment de briques noircies du quartier des usines. Sur le drapeau, une inscription: «Grève de la faim pour la justice» ! Le bâtiment est occupé par quelques uns de ces ateliers que l'on appelle *sweatshops* où s'alignent machines à coudre et ouvrières au dos courbé. Au dernier étage, la société Sonia est fermée depuis plusieurs mois. Ses locaux sont occupés par *La Mujer Obrera*, l'organisation syndicale très spéciale des ouvrières mexicaines du prêt à porter d'El Paso, Texas, USA.

«Nous avons à rebâtir le mouvement ouvrier...»

Cent-vingt grévistes dont sept font la grève de la faim sont mobilisés jours et nuits pour con-

LA DÉPRESSION QUI VIENT

James O'Connor

traindre le patron à signer un accord avec le *Syndicat international des travailleurs du prêt à porter féminin* (ILGWU) et pour obtenir le paiement des salaires !

La Mujer Obrera, créée il y a une dizaine d'années, est une organisation syndicale atypique. Forte de 900 adhérentes, c'est un syndicat de lutte qui depuis plusieurs semaines organise une grève extrêmement dure contre les «mégriers modernes». C'est aussi une organisation de secours mutuel car, beaucoup des ouvrières, originaires du Mexique, vivent des conditions matérielles et morales extrêmement difficiles. Pour pallier à cette situation et pour se construire comme pivot d'un tissu social nouveau, *La Mujer Obrera* a donc ouvert une coopérative alimentaire et une consultation médicale et a mis en place plusieurs services collectifs. Tonya Flores explique: «Ici, beaucoup d'ouvrières sont mères célibataires et le temps passé en réunion est du temps qu'elles ne peuvent pas consacrer à leurs enfants. C'est pourquoi nous avons créé ces services». Et, féministe, elle ajoute: «Mais nous avons du aussi nous battre contre les maris qui ne voulaient pas que leurs épouses s'organisent...». Cecilia Rodriguez, gréviste de la faim et secrétaire du mouvement, ajoute: «Nos méthodes d'organisation sont celles du tiers-monde car ici, il n'y a aucune d'infrastructure». Elle précise en même temps certains des éléments qui différencient *La Mujer Obrera* du mouvement syndical américain traditionnel: «Les syndicats ont des difficultés à organiser les femmes. Ils travaillaient d'une manière qui empêche les gens de se prendre en charge. Nous, nous travaillons à développer l'initiative. Nous avons à rebâtir le mouvement ouvrier». David Young, animateur local de l'ILGWU approuve le constat: «Nous nous préoccupons seulement de la sphère économique. Ce n'est pas suffisant. L'expérience de *La Mujer Obrera* a servi de référence pour développer d'autres formes de syndicalisme, ailleurs, à Los Angeles notamment».

En véritable contre-pouvoir, *La Mujer Obrera* se bat sur tous les fronts. Le syndicalisme de proposition, c'est aussi son affaire. En soumettant à la municipalité d'El Paso un plan de développement pour le maintien de l'emploi par une aide municipale à la modernisation des entreprises, *La Mujer Obrera* bouleverse là aussi le jeu syndical traditionnel.

Patrick Silberstein

Georges Bush est effrayé et a perdu le cap. Sa peur se dissimule derrière une hostilité à peine déguisée envers ses interlocuteurs de la presse ou du monde politique.

Pot-pourri réchauffé de mesures économiques déjà rejetées par le Congrès au cours des trois dernières années, son «programme de relance économique» n'est qu'un leurre, et il le sait. Son unique objectif est de faire porter le chapeau de l'échec de la «relance» aux Démocrates du Congrès.

Il en est ainsi parce que la politique économique de Bush n'est absolument pas tournée vers les affaires intérieures des Etats-Unis. Il s'agit en réalité d'une politique internationale qui vise à accroître les exportations américaines en ouvrant de nouveaux marchés tout en encourageant les investissements étrangers dans le pays même. Néanmoins, Bush ne peut dire ouvertement que l'avenir des Etats-Unis dépend de l'intégration croissante du pays dans l'économie mondiale et de la formation de la zone de libre-échange nord-américaine et qu'il espère résoudre le «déficit jumele» (déficit de la balance des paiements et déficit du budget fédéral) grâce au développement des exportations et des investissements étrangers. Un tel aveu lui ferait perdre encore plus de popularité. De la même façon, il ne peut pas faire du Japon et des pays du nord-est asiatique les boucs émissaires des problèmes économiques américains en raison même de son plan d'internationalisation de l'économie américaine où exportations et investissements étrangers sont les «moteurs de la croissance. Quoique qu'il pense ou fasse, le Président est un internationaliste, un porte-parole des grandes banques américaines et des firmes transnationales, lesquelles regardent le protectionnisme avec frayeur et aversion. (...)

Sa politique ne marchera pas

La politique internationaliste de Bush ne fonctionnera pas, du moins pas dans l'immédiat. Mais c'est son seul espoir en raison de son refus de toute mesure économique intérieure qui pourrait secouer l'économie américaine de sa morosité.

Trop d'obstacles s'élèvent encore sur la route de l'«efficacité» capitaliste: un rapport salaire/productivité dans l'industrie en-

core trop élevé en regard des normes internationales; des réglementations diverses protégeant consommateurs et environnement (il y a des milliers de procédures judiciaires en cours qui mettent en cause de certains produits); des groupes communautaires et des syndicats, victimes des fermetures d'entreprises et des délocalisations qui font beaucoup de bruits; des pays industriels, y compris du sud, qui deviennent des joueurs à part entière dans le jeu du marché mondial; des Démocrates qui, pour leur raisons propres, mettent à mal sa politique à tout moment; des matières premières et des produits agricoles qui constituent la plus grande part des exportations du pays et qui rencontrent de plus en plus de concurrents... La liste est longue !

A aucun moment le plan Bush ni celui d'aucun candidat démocrate ne peut remédier à la maladie de l'économie et de la société américaines. De multiples concerts de charité seront nécessaires pour panser les plaies (réduction d'impôt des classes moyennes, accroissement des dépenses fédérales; travaux publics, etc.) mais les blessures que le capitalisme américain s'est infligé à lui-même vont continuer à s'envenimer. La raison en est simple. Le capitalisme américain a réglé la crise de la fin des années soixante-dix et du début des années quatre-vingt par l'augmentation à un niveau sans précédent du taux d'exploitation du travail. Il n'est pas besoin de dire que cette politique a rendu encore plus difficile la vie d'un nombre croissant d'Américains mais qu'elle a aussi frappé une bonne partie de la «classe moyenne» et aggravé la pauvreté et augmenté le nombre de sans logis. Mais cette manœuvre a aussi créé un énorme problème: comment le marché peut-il dans ces conditions réaliser la valeur et la plus value produites sur le lieu de travail? La réponse fut, bien sûr, la plus grande distension du crédit jamais vue (endettement du gouvernement fédéral, des ménages, des entreprises) avec comme corollaire la sauvagerie de la jungle financière des années quatre-vingt.

En bref, le résultat fut plus de discipline sur le lieu de travail et plus de laxisme au niveau de la consommation et des échanges. Il n'y a pas de doute que c'est une explication de la schizophrénie sociale dont souffrent nombre de familles américaines et qui a

donné naissance à tous les fondamentalismes, nativismes et autres dingeries en ismes que connaît le pays.

Bien entendu, la contradiction entre la production de capital et sa réalisation s'est déplacée dans le secteur financier ce qui a maintenu l'offre et la demande de crédit à un niveau relativement bas par le chantage de l'endettement, y compris pour gouvernement fédéral et les entreprises. La frénésie actuelle de refinancement par les hypothèques (merci aux bas taux d'intérêts), le must du moment, distille très peu de punch à la reprise.

La fin de la guerre froide et la crise économique

Que pouvons-nous attendre pour les mois qui vont précéder ou suivre les élections présidentielles de novembre ?

Alors que Marx a été déclaré mort, les réponses jaillissent des pages du Capital. La dévalorisation de la valeur du capital augmente le taux réel de profit et, en même temps, redistribue la plus value (le profit) du petit et faible capital vers le grand. Si ce scénario semble outré à une époque qui n'a pas montré de dévalorisation générale du capital depuis les années trente, il est important de se souvenir que la guerre froide a obligé les gouvernements américains à empêcher à tout prix toute dépression dans le but de maintenir le consensus politique intérieure qui était nécessaire pour cette guerre froide.

Du fait des appétits allemands et japonais pour le leadership économique en Europe et en Asie, grâce aux quelques sous-impérialismes qui font de leur mieux pour améliorer leur économie aux dépens de l'Oncle Sam, à cause de l'affaiblissement des obstacles institutionnels élevés contre la dépression et avec le succès final de la guerre froide, l'impensable, la dépression, est de nouveau envisageable.

Personne ne sait ou peut même envisager quand une authentique dépression éclatera.

D'un côté, les bas taux d'intérêts et l'anticipation de la reprise ont conduit les investisseurs et les spéculateurs à liquider les placements à court terme et à investir sur les marchés financiers entraînant du coup un renchérissement des actions. D'un autre côté, les prix des biens industriels ont beaucoup baissé alors que d'autres sont maintenus à de hauts prix (...). Alors que l'éco-

nomie monétaire et financière se développe, l'économie réelle stagne voire régresse. Il n'y a pas que Bush qui soit désorienté. Il en est de même des spéculateurs, des PDG, des économistes et des «travailleurs du rang» qui sentent que la dépression est déjà là et se demandent, à haute voix, pourquoi le gouvernement ne semble rien faire.

James O'Connor
traduit par Patrick Le Tréhondat
et Patrick Silberstein

James O'Connor est professeur à l'Université de San Francisco. Il est l'auteur de *Capitalisme et Nature*, un essai théorique pour une synthèse écolo-marxiste (à paraître aux Editions Syllepse).

Livres et journaux en revues

Blacks in America's war
Robert W. Mullen
Pathfinder press, 1990
Les discriminations raciales dans l'armée américaine.

Collateral damage
Recueil de textes sur divers aspects de la guerre du Golfe.
South End Press, 1992

Left face
David Cortright et Max Watts
25 années de contestation militaire dans le monde.

Impatient Armies of the Poor: The Story of collective Action by the Unemployed (1808-1942)
Franklin Folsom, University Press of Colorado, 1990.
Chômage et organisation des chômeurs.

On Guard
Journal pour les libertés démocratiques aux armées édité par Citizen Soldier.

The Negro's civil War
James M. Mc Pherson
Ballantine Books, 1991.
Les Noirs dans la guerre civile. (1861-1865).

Youth, Identity, Power: The Chicano Movement
Carlos Muñoz Jr.
Verso, 1989

Encyclopedia of the American left
Mari Jo Buhle, Paul Buhle, Dan Georgakas
Garland Publishing, 1990

L'Amérique de la contestation Les années 60 aux États-Unis
Marie-Christine Granjon
Presses de la FNSP, 1985.

Un parti de gauche aux États-Unis ?

Les discussions vont bon train pour unifier les forces dispersées de la gauche américaine.

La campagne présidentielle offre aux différentes composantes de la gauche l'occasion de confronter les points de vue et les projets. Las de la dispersion ou ayant épuisé l'illusion de la réforme interne du parti démocrate, nombreux sont ceux qui travaillent à jeter les bases d'un troisième parti: un *Parti du travail*. Multiracial, un tel parti devrait intégrer les diverses problématiques des mouvements sociaux et avoir une influence de masse, notamment sur le plan électoral.

Ron Daniels, afro-américain, ancien animateur de la coalition *Arc-en-ciel* de Jesse Jackson, est candidat à l'élection présidentielle. Lui-même ancien membre du Parti démocrate, il fait campagne pour un *nouveau lendemain* et réclame un Plan Marshall intérieur, la réduction de 50% du budget militaire et l'application de l'*Equal Right Amendment*.

De son côté, la coalition *Labor Party Advocates of America*, qui émane de la convergence de syndicalistes, milite elle aussi pour la construction du troisième parti. En 1989, 55% des adhérents du syndicat de Tony Mazzocchi se prononçaient pour la création d'un *Parti du travail*. Tony est maintenant un des animateurs de la coalition qui se donne deux ans pour avancer concrètement dans cette voie. Objectif 100.000 adhérents à la fin de 1994. «De toute façon, a-t-il déclaré au cours d'un débat à Philadelphie, il y aura un troisième parti aux États-Unis. La question est de savoir si ce parti sera construit sur une base progressiste ou si cela sera un parti de droite. Il y a aujourd'hui un vide, il doit être rempli».

De leur côté les exclus du Parti communiste (CPUSA) qui représente la moitié des effectifs de ce parti et qui compte parmi eux Angela

Davis, se sont regroupés cet été autour d'un *Committee of Correspondence* devrait s'inscrire dans ce processus.

Le chemin à parcourir est encore long. Mais d'évidence, les conditions de la construction du *troisième parti* se mettent progressivement en place. Les victoires obtenues sur le terrain de la démocratisation des syndicats (notamment chez les *Teamsters*) jouent certainement un grand rôle dans cette dynamique.

«Il vaut mieux voter pour ce que l'on croit et ne pas l'obtenir que de voter pour ce à quoi l'on ne croit pas et l'obtenir. Arrêtons de voter pour le plus petit des diables (Bill Clinton, NDLR) et votons pour nos idées» déclarait Ron Daniels au cours d'une récente réunion électorale.

Correspondant

L'autre Amérique à Paris

Cadence

Une prison militaire américaine à l'aube de la guerre du Vietnam. Répression et discrimination raciale. La résistance au quotidien
Un film de Martin Sheen, acteur-metteur en scène, militant pacifiste célèbre.

American Peace Committee

Une palette de militants de gauche américains à Paris.

Comité de soutien aux prisonniers politiques nord-américain

Les prisons sont remplies de prisonniers d'opinion: des Noirs, des Blancs, des Indiens, des Portoricains.
14, rue de Nanteuil, 75015 Paris

Le Soldat

édité par Information pour les droits du soldat
un numéro spécial consacré à l'armée américaine
40 rue de Malte, 75011 Paris

SYLLEPSE

MEXIQUE: NOTRE CHUTE DANS LA MODERNITÉ

Adolfo GILLY

ÉLÉMENTS DE RYTHMANALYSE

Henri LEFEBVRE, préface de René Lourau

BEN BARKA, SES ASSASSINS

Daniel GUERIN, préface de Gilles Perrault

DU CONTRAT DE CITOYENNETÉ

Henri LEFEBVRE et le groupe de Navarrenx

ECCOMICS, la bataille du rire

LA PARTIE ET LE TOUT

le P.C.F. et la guerre franco-algérienne

René DAZY

L'autre Amérique

rédaction provisoire:

Patrick Le Tréhondat, Jean-Jacques Ughetto, Patrick Silberstein

Éditions Syllepse

41, rue Jean-Pierre Timbaud, 75011 Paris

ABONNEMENT: 4 numéros 50,00 francs